

«Apprendre à désobéir aux ordres mauvais»

Les relations entre parents et enfants sont au cœur du nouveau film de Michel Ocelot, *Le Pharaon, le Sauvage et la Princesse*.



Michel Ocelot, lors de la 10^e édition du Festival du film de Montreuil, en septembre. Hervé Boutet/Divergence

entretien

Michel Ocelot

Réalisateur

Votre nouveau film, collection de trois contes malicieux et profonds, en salles ce mercredi 19 octobre, fait la part belle aux conflits intergénérationnels, et plus particulièrement entre parents et enfants. Pourquoi ?

Michel Ocelot : Je suis embarrassé car je ne l'ai pas fait exprès... Je m'en suis aperçu après coup. Pour la première histoire, qui se déroule dans l'Égypte antique, j'ai imaginé un obstacle, une mère régente du royaume de Koush (*le Soudan actuel, NDLR*), qui a réellement existé. Je me suis inspiré d'un conte soudanais, dans lequel une mère repousse un prétendant demandant la main de sa fille. La base du deuxième récit est, de fait, un père abominable. Quant au troisième et dernier, il est inspiré des contes des *Mille et Une Nuits*, où il est monnaie courante de tuer sa fille quand on découvre qu'elle couche avec un veuveur de beignets !

Est-ce inconscient ?

M. O. : Oui. J'ai écrit un scénario classique avec un méchant dont on se libère. Qu'il s'agisse de parents est un hasard fâcheux. Je ne prêche pas la révolte systématique contre les parents, s'ils sont gentils.

Même si les parents sont bienveillants, faut-il apprendre aux enfants à désobéir ?

M. O. : À désobéir à des ordres mauvais, oui. Mais à la maison pendant l'enfance, il faut une discipline, sinon on fait du mal au futur adulte. Puis le temps viendra où il faudra couper le cordon. De préférence, soi-même, comme Kirikou. Je prêche la libération contre les gens qui empêchent de vivre et de respirer. Libérez-vous, cassez vos chaînes, arrachez vos liens !

Il y a toute une dialectique dans vos récits. De la discussion naissent le débat, la contradiction. Souhaitez-vous stimuler l'esprit critique des spectateurs, jeunes ou vieux ?

M. O. : Je n'ai jamais fait l'exégèse des sentiments de Michel Ocelot... (*Rires*) C'est vrai que la

dialectique m'intéresse. Il faut toujours un peu discuter pour accoucher d'une pensée. Si on ne le fait pas, quelque chose cloche. La parole et les mots sont des richesses extraordinaires qu'il serait dommage de ne pas utiliser.

Vos films sont marqués par une grande économie de mots, comme de mouvements. Cherchez-vous à tendre vers une certaine forme d'épure ?

M. O. : Il n'y a pas un soupir qui ne soit pas justifié dans mes films. Depuis qu'ils sont sous-titrés, je m'interroge sur la nécessité de certains dialogues qui n'apportent rien et sont susceptibles de gâcher l'image, une fois inscrits sur l'écran. L'épure du dialogue est aussi une forme d'honnêteté artistique. Je ne le cache pas sous un brouillard esthétique. Je ne noie pas le poisson sous de la chapelure ou de la mayonnaise. Mes mots sont tout nus et exacts. Dans l'animation des personnages, je dis aux animateurs d'en faire de même : on ne tortille pas du derrière ! (*Rires*.)

«On a gravé sur mon front au fer rouge: cinéaste pour enfants. Mais, au fond, c'est mon cheval de Troie pour atteindre aussi les adultes.»

Votre travail semble très imprégné de culture théâtrale...

M. O. : Oui, grâce à mon père. Il est mort avant que je lui en reparle : il avait acheté un petit théâtre de papier. Au bout de la table, qui était immense, il jouait des petites scènes avec un rideau qui se lève, des montants de chaque côté, un décor et des personnages plats qu'il faisait circuler. Quand il en manquait un, il le dessinait. J'étais fasciné par ce cadre et par ce qui survenait à l'intérieur. Je voyais bien que ce n'était pas vrai mais marionnettiste et spectateurs jouaient ensemble. Il se passe quelque chose que j'ai depuis toujours cherché à reproduire dans mes films.

Suite page 14. ●●●

«Apprendre à désobéir aux ordres mauvais»

«Je prêche la libération contre les gens qui empêchent de vivre et de respirer.»

... Suite de la page 13.

Adolescent et même plus tard, j'ai beaucoup lu de théâtre. Comme Beaumarchais, je peux dire que je n'ai aucun mérite à écrire les dialogues, ce sont les personnages qui me les dictent. Je me relis beaucoup mais j'ai assez peu de ratures car les personnages s'expriment très clairement dans ma tête.

Vous avez un public familial. Est-ce que cela vous intéresse de voir l'évolution des relations entre parents et enfants ?

M. O. : On a gravé sur mon front au fer rouge : cinéaste pour enfants. Mais, au fond, c'est mon cheval de Troie pour atteindre aussi les adultes. Ils viennent sans armure et je les touche. Ils ne s'en aperçoivent pas tout de suite mais, trop tard, c'est rentré !

«Je trouve l'humanité désespérante mais les actions nobles m'enchantent.»

Dans la vie quotidienne, je ne pense pas directement aux enfants ni aux parents. L'évolution de la société m'intéresse, en revanche. Je m'en inquiète, notamment tout ce qui concerne l'enseignement. «Le soir, je suis contente, je suis encore vivante», m'a confié une professeure de banlieue. Cela m'effraie. Peut-être que Mai 68 a enlevé une autorité dont on avait besoin. La critique systématique

repères

Près de cinquante ans de création

1943. Naissance à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes) puis en France en Guinée.

Années 1960. Études aux Beaux-Arts d'Angers puis aux Arts déco à Paris et à Calarts, école de cinéma en Californie.

1976. Première série, Les Aventures de Gédéon, d'après la BD de Benjamin Rabier.

1979. Premier court métrage, Les Trois Inventeurs, prix du meilleur court métrage animé au Royaume-Uni.

de l'autorité n'est pas bonne. En revanche, se révolter immédiatement dès que l'ordre est mauvais est une bonne chose.

Vous me découvrez un abîme : la guerre des enfants contre les parents, que je ne veux pas. Mais, au bout d'un moment, il faut se séparer pour continuer à s'entendre.

Vos films abordent pourtant les questions de transmission et sont loin d'être désespérés.

M. O. : Oui, mes films, c'est de la transmission à 100 % ! Je trouve l'humanité désespérante mais les actions nobles m'enchantent. Les mains par-dessus les barbelés, les gens qui ont appris à se détester et qui ne se détestent pas, la fraternisation en 1914 entre les ennemis soi-disant héréditaires : tout cela m'émeut aux larmes. Dans mes histoires, il m'arrive de sauver un méchant dont on s'aperçoit qu'il est très récupérable. C'est tout à fait réaliste car il y a une tendance aussi chez les humains à faire du bien.

Avez-vous le souci de représenter la diversité ?

M. O. : Oui, j'en ai pris conscience avec Kirikou, dont toute l'Afrique est amoureuse. Mais il ne faut pas que ce soit une obligation hypocrite. J'ai horreur du politiquement correct. Aujourd'hui, toutefois, je n'arriverais pas à imaginer des personnages uniquement blancs. La contesuse qui introduit chaque histoire de mon nouveau film est métisse. Elle vient d'un peu partout, comme la population de notre pays.

Recueilli par Stéphane Dreyfus

1983. La Légende du pauvre bossu reçoit le César du meilleur court métrage d'animation.

1998. Triomphe de Kirikou et la sorcière. Deux suites sortirent en 2005 et 2012.

2000. Sortie du film Princes et princesses.

2006. Azur et Asmar, chef-d'œuvre saluait sur les ravages de l'intolérance et du racisme.

2011. Sortie du long métrage Les Contes de la nuit.

2018. Dillili à Paris, fable sur les violences faites aux femmes. César du meilleur film d'animation l'année suivante.

Trois contes pour le plaisir



Dans le dernier chapitre du film, un prince déchu va essayer de séduire la princesse des roses en vendant des beignets. Diaphana Distribution

— Michel Ocelot renoue avec les histoires courtes dont il a le secret, des fables malicieuses et profondes sur la liberté et l'amour.

Le Pharaon, le Sauvage et la Princesse ★★★

de Michel Ocelot
Film d'animation
franco-belge, 1h 23

La sirène retentit. C'est l'heure de la pause déjeuner sur un chantier. Une élégante et belle jeune femme en bleu de travail, foulard chic et boucles d'oreilles dépareillées, se tient debout face à des travailleurs, en ombres chinoises, qui réclament des histoires. «Avec des princesses !», exige l'un d'eux. «Y en a marre des princesses...», rôle un autre, comme en écho au griot Ocelot, en quête de renouveau pour son dernier film conçu pendant la crise sanitaire.

Le créateur de Kirikou a toutefois plus d'un tour dans son sac. Quatre ans après Dillili à Paris, fable indignée sur les violences faites aux femmes, le cinéaste renoue avec les histoires courtes qui ont fait le succès de Princes et princesses (2000) et des Contes de la nuit (2011). Il propose ici une collection luxueuse

de «trois contes pour le plaisir», titre initial de cet ensemble drôle et profond, malicieux et somptueux. Trois histoires édifiantes sur les relations parents-enfants, la rébellion et la liberté à des époques différentes, l'Antiquité, le Moyen Âge et le XVIII^e siècle. Des récits initiatiques où transparaît la personnalité subtile de Michel Ocelot, qui semble se raconter à travers ses héros, des personnages indépendants et déterminés à exaucer leurs rêves.

Fidèle à son style raffiné, le réalisateur allie pertinence du message et beauté de l'ouvrage.

Le songe de Tanoutémani, petit roi koushite du VII^e siècle avant Jésus-Christ régnant sur ce qui est aujourd'hui le Soudan, n'est pas des moindres : conquérir l'Égypte pour être en mesure d'épouser la fille de la très récalcitrante régente. À la nuit tombée, le jeune aspirant consulte les dieux égyptiens qui lui font tous la même réponse : «Qui vivra verra.» Éloge de la patience et de l'amour qui fait pousser des ailes, ce conte signe aussi le refus de la fatalité.

Il en est de même pour le suivant, récit d'Henri Pourrat, grand collecteur de littérature orale auvergnate. Histoire tragique d'un infanticide au XII^e siècle que Michel Ocelot transforme en aventure lumineuse, *Le Beau Sauvage* est aussi un appel au pardon afin de conjurer l'engrenage de la violence.

Une violence à laquelle échappe le prince déchu du dernier chapitre de ce beau livre d'images animées. Se fondant dans la foule des bazars, il cherche à séduire la princesse des roses en vendant... des beignets ! Messages secrets cachés dans les pâtisseries, tunnel creusé sous les monuments byzantins : tout dans cette fantaisie appétissante est parfumé de l'inventivité espiègle du cinéaste français.

Fidèle à son style raffiné, Michel Ocelot allie pertinence du message et beauté de l'ouvrage. De Thèbes à Istanbul, de palais en châteaux, de colonnades en arabesques, la mise en scène éminemment théâtrale joue sur des décors contrastés, plongés dans la pénombre ou baignés de couleurs bigarrées et de dorures chatoyantes. Comme le murmurent les deux amants turcs, lovés dans un confortable palanquin, «la promenade est délicieuse, vers la vie».

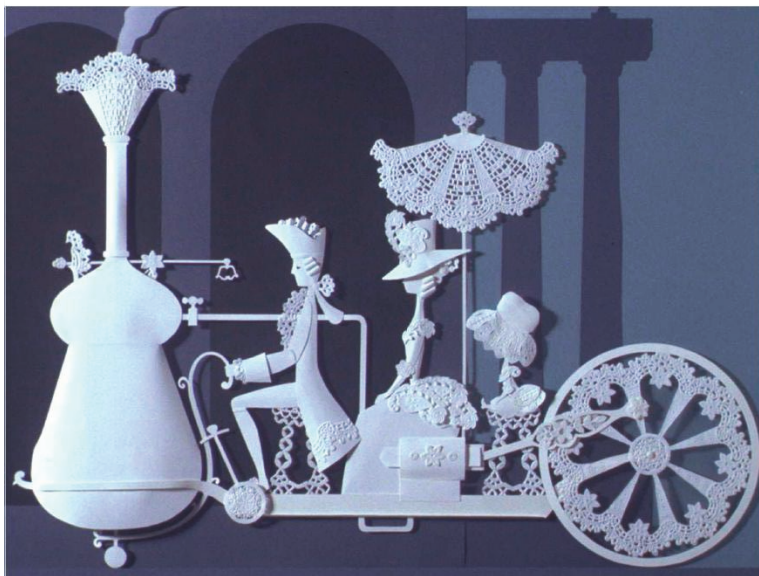
Stéphane Dreyfus

Les liens du sang et du cœur sont au centre des films du maître français de l'animation. Six d'entre eux les incarnent avec fougue et détermination, en dépit de l'adversité.

Six personnages de la famille Ocelot

Les Trois Inventeurs, une famille à part

Œuvre séminale, le premier court métrage réalisé par Michel Ocelot en 1979 est aussi l'un des plus beaux et des plus cruels. Tout l'art du futur maestro de l'animation française est là, en un peu plus de dix minutes : une famille d'inventeurs qui cultive sa différence ingénieuse tout en cherchant à sympathiser avec ses voisins, effrayés par tant de nouveautés. L'équilibre est aussi fragile que la dentelle de papier employée pour les personnages et les décors. Se déroulant au siècle des Lumières, la fable est intemporelle, décrivant avec une précision glaçante le poids de la peur et de l'obscurantisme.



Festival Entr'images



Kirikou, champion du verbe

Faut-il le présenter ? Le jeune héros africain, « petit mais vaillant », est devenu une vedette du petit écran après avoir triomphé sur le grand. Vingt-quatre ans après sa naissance, les trois longs métrages qui le mettent en scène sont parmi les plus diffusés à la télévision. Grand amoureux de l'Afrique, où il a passé une partie de son enfance, Michel Ocelot a puisé dans un conte bambara l'histoire de ce nouveau-né qui parle et marche le jour même de sa naissance. En vantant la puissance des mots, le cinéaste célèbre la dialectique contre les idées reçues et la raison contre la peur.

Azur et Asmar, frères de lait

Nord Ouest Productions/Studio/
Collection Christophe L.

Ils ont été nourris au même sein, ont grandi dans les jupes de la même nourrice mais un père et une mer vont les séparer. Azur, blond aux yeux bleus, et Asmar, brun à la peau mate, vivent chacun d'un côté de la Méditerranée mais ne sont pas parvenus à oublier les légendes qui ont bercé leur enfance. Film enchanteur, où chaque plan est plus éblouissant que le précédent, le chef-d'œuvre de Michel Ocelot ne cherche pas seulement à dénoncer les ravages de l'intolérance et du racisme mais aussi à les réparer et à réconcilier ses personnages autour du plaisir partagé de la beauté du monde.